

La révolte d'Abû-Yazid au X<sup>m</sup> siècleLe Tournaise

Depuis la longue et consciencieuse étude de Fournel (*Les Berbères*, t. II, Paris, 1881, p. 223-276), cet important épisode de l'histoire magribine n'a tenté personne. Pourtant le *Riyâd an-nafûs* d'al-Mâliki, étudié par H. R. Idris (1) et récemment publié au Caire (2), jette quelque lumière sur l'atmosphère dans laquelle s'est déroulée cette rébellion; d'autre part, M. J. Schacht, professeur à l'Université d'Oxford, a pu, au cours d'une récente mission au Mزاب, se faire prêter un manuscrit du *Kitâb al-Ṭabaqât* d'Aḥmad ad-Darjini et l'a fort aimablement mis à la disposition de l'Institut d'Etudes Orientales d'Alger qui l'a fait microfilmer. On y trouve un récit de la révolte d'Abû Yazid qui vient confirmer celui que l'on connaissait déjà par la *Chronique d'Abû Zakariyâ* (3). Grâce à ces documents auparavant inconnus, et à quelques autres, il est permis de revenir sur l'ensemble des faits et de tenter de fournir quelques explications nouvelles.

## I — LES SOURCES

Nous disposons d'une relation presque contemporaine des événements, celle d'Ibn Ḥawqal (4). Malheureusement ce géographe n'accorde que peu de place à l'histoire et son récit n'apporte que des renseignements succincts et vagues sur les faits qui nous intéressent. Au XI<sup>m</sup> siècle, al-Bakri (5) apporte moins encore et il faut attendre la *Chronique* d'Abû Zakariyâ (début du XII<sup>m</sup> siècle) pour trouver un récit relativement important de l'affaire d'Abû Yazid. Encore doit-on noter que la précision n'est pas le fort de cet auteur, qu'il a tendance à faire une grande

(1) H. R. IDRIS, *Contributions à l'histoire de l'Ifrikiya*, R. E. I., 1935, II (p. 105-177), III (p. 273-305) et 1936, I (p. 45-104).

(2) ABU-BAKR 'ABD ALLAH B. ADI 'ABD ALLAH AL-MALIKI, *Kitâb Riyâd an-nafûs*, éd. Husayn Mu'nis, t. I, Le Caire, 1951.

(3) E. MASQUERAY, *Chronique d'Abou Zakariâ*, tr., Alger, 1879.

(4) *Kitâb al-masâlik wa-l-mamâlik*, éd. de Goeje in *Bibliotheca Geographorum Araborum*, t. II, Leyde, 1873; tr. DE SLANE in *J. A.*, 1842 (3<sup>m</sup> série, t. XIII), p. 153-196 et 209-258; sur Abû-Yazid, p. 173-175 et 248-249.

(5) *Description de l'Afrique Septentrionale*, éd. DE SLANE, Alger, 1911; tr. du même, Alger, 1913.

place aux anecdotes édifiantes et légendaires et qu'enfin, quoique ḥarījite lui-même, il ne traite pas son héros avec plus de ménagement que les chroniqueurs sunnites. Disons tout de suite que le récit du *Kitāb at-Ṭabaqāt* de Darjīnī (XIII<sup>m</sup> siècle) n'est qu'une démarcation, plus concise et parfois un peu plus précise, de celui d'Abū Zakuriyā.

C'est du XIII<sup>m</sup> siècle seulement, c'est-à-dire trois siècles environ après les événements que datent quelques-uns des récits des plus circonstanciés de la révolte d'Abū Yazīd. Tous sont l'œuvre d'écrivains sunnites qui considèrent unanimement leur personnage comme un « ennemi de Dieu » et rapportent à l'envi des atrocités. Le premier est l'œuvre d'Ibn Ḥammād (6) : il ne fournit de renseignements vraiment intéressants que sur le dernier épisode de la révolte, qui a eu pour théâtre les monts du Hodna d'où ce chroniqueur était originaire et où, semble-t-il, survivait à son époque une tradition orale très vivace sur les derniers mois d'Abū Yazīd. Ensuite vient l'oriental Ibn al-Aṣīr (7), le plus précis et le plus clair de ceux qui ont relaté ces événements. Enfin nous devons à l'occidental Ibn 'Idārī (8) une version assez confuse de la révolte. On peut encore mentionner pour le XIII<sup>m</sup> siècle quelques lignes succinctes d'Ibn Ḥallikān (9) qui n'apportent vraiment rien.

Au XIV<sup>m</sup> siècle, at-Tijānī (10) fournit deci-delà quelques renseignements intéressants et Ibn Ḥaldūn (11) reprend, avec sa maîtrise habituelle, les récits de ses prédécesseurs, non sans y ajouter quelques précisions d'origine inconnue.

L'essentiel de notre documentation remonte donc au XIII<sup>m</sup> siècle et est l'œuvre de chroniqueurs sunnites fort hostiles à l'hérétique et cruel Abū Yazīd; de plus nous ignorons complètement les sources auxquelles ils ont eux-mêmes puisé. Quoi

(6) *Histoire des Rois 'Obaidides*, éd. et tr. M. VONDERHEYDEN, Alger-Paris, 1927, p. 33-37 et 40-58 (texte, p. 18-20 et 23-37).

(7) *Al-Kāmil fī l-Ta'rīḥ*, éd. TORNBORG, t. VIII, Leyde, 1301 H, p. 164-173; tr. FAGNAN, *Annales du Mughreb et de l'Espagne*, Alger, 1901, p. 324-348.

(8) *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayān 'l-Mogrib*, éd. DOZY, 2 vol., Leyde, 1848-1851; tr. FAGNAN, t. I, Alger, 1901, p. 277-278 et 313-320; éd. G. S. COLIN et E. LÉVI-PROVENÇAL, t. I, Leiden, 1948, p. 216-220.

(9) *Biographical Dictionary*, tr. DE SLANE, t. I, Paris-Londres, 1843, p. 219-220, dans la biographie d'al-Manṣūr ibn al-Qā'im ibn al-Mahdi.

(10) *Voyages du Scheikh Et-Tidjani dans la Régence de Tunis, pendant les années 706, 707 et 708 de l'hégire (1306-1309)*, tr. A. ROUSSEAU, in J. A. 1852 (4<sup>m</sup>e série, t. XX), p. 96-98, 101-103, 106; 1853 (5<sup>m</sup>e série, t. I), p. 363-369.

(11) *Histoire des Berbères*, éd. DE SLANE, t. II, Alger, 1851, p. 16-23; tr. du même, t. III, Paris, 1856, p. 201-212; et t. II, Paris, 1854, p. 530-539.

d'étonnant si l'on relève dans cette histoire obscurités et contradictions ?

## II — LES ORIGINES D'ABU YAZID

Nous ne savons pas exactement quand il est né. Cependant Ibn Hammâd (12) précise qu'il avait soixante ans lorsqu'il souleva l'Aurès contre les Fâlimides. On peut donc penser qu'il vit le jour entre 880 et 885. Presque toutes nos sources affirment qu'il naquit au Soudan où son père se rendait fréquemment pour faire du commerce (13). Sa mère était une concubine berbère nommée Sabika, si l'on en croit Ibn Hammâd et Ibn Haldûn. Quant à son père, c'était un berbère du Djerid, Kaydâd (14), appartenant au groupe des Banû Ifran ou à celui des Banû Wâsin (15), zénète en tout état de cause. L'enfant était chétif; sa langue était marquée d'un point noir et, lorsqu'il fut en âge de marcher, on s'aperçut qu'il boitait; mais un devin soudanais, auquel on le présenta, déclara que, s'il fallait en croire ces signes, l'enfant deviendrait roi (16). Il reçut le nom de Maḥlad auquel s'ajouta plus tard la *kunya* d'Abû Yazid, nom sous lequel il est devenu célèbre.

L'enfant revint de bonne heure au pays de ses ancêtres et y reçut une formation ḥârijite, car sa famille était affiliée à une secte ibâdite (17). Pourchassée sans merci en Orient, la doctrine ḥârijite avait trouvé un asile à peu près paisible au Magrib, non seulement dans le royaume rostémide de Tâhart mais aussi dans bien d'autres régions du pays : les Aḡlabides ne semblent pas avoir persécuté la communauté ḥârijite qui vivait dans les

(12) P. 19/35.

(13) Selon Ibn Haldûn (III, 201), il serait né à Kaokao (Gao); selon Ibn Hammâd (p. 18/33) à Tâdmekkat, qui doit probablement être identifiée avec la Tadmekka dont parle al-Bakrî (p. 180-183/337-343). Cette ville sabarienne, rapporte al-Bakrî, était peuplée de Berbères musulmans voilés, dont les femmes étaient plus que faciles.

(14) On trouve aussi la forme Kandîd chez Ibn al-Aṭir (p. 325) et chez Ibn Hallikân (I, 219). Sa généalogie est fournie par Ibn Idârî (I, 224/313) et Ibn Haldûn, III, 201.

(15) La plupart des chroniqueurs rattachent Abû Yazid au groupe des Banû Ifran.

(16) Ibn Hammâd, p. 18/33.

(17) La plupart des chroniqueurs rattachent Abû Yazid à la secte des Nukkâr (sur laquelle voir E. I., IV, 523, S. Şufriya et suppl., 185, S. Nukkâr), mais Abu Zakariya, suivi par Darîmî, déclare qu'il professa d'abord la doctrine ḥârijite des Wahbiya (cf. E. I., IV, 523, S. Şufriya et suppl., 185, S. Nukkâr) avant d'adhérer à la secte des Nukkâr (Chronique, p. 226; la traduction de Masqueray n'est pas tout à fait exacte : Abû Zakariyâ mentionne nommément les Wubbiya).

oasis du Djerid, alors appelé Qaṣṣīliya. C'est là (18) que grandit Abū Yazīd, sous la férule d'un jeune aveugle auquel il resta fidèle toute sa vie, Abū \*Ammār \*Abd al-Ḥamid. Selon nos sources ibādites, il serait allé parfaire sa formation à Sijilmāsa, en compagnie d'un de ses pieux coreligionnaires, Abū-r-Rabī Sulaymān b. Zarqūn (19).

Ensuite les détails nous manquent presque complètement sur la vie de notre personnage jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de soixante ans environ. Bien mieux, le peu qui nous est rapporté n'est pas sans contradictions ni sans épisodes légendaires. Nous savons seulement qu'il fut maître de Coran, qu'il exerça son art à Tozeur et peut-être à Tāhart et qu'il dut quitter l'une de ces deux résidences — mais laquelle exactement ? (20) — par crainte des Fāṭimides, en raison des idées, subversives à leurs yeux, qu'il inculquait à ses élèves. Nous savons aussi qu'il était pauvre et avait du mal à vivre.

Pendant qu'il grandissait et entrait dans la vie, de grands changements s'étaient produits dans le Magrib de l'Est : grâce à l'appui des Berbères Kutāma, gagnés à sa cause, un descendant de \*Ali et de Fāṭima, \*Ubayd Allah le Mahdī, avait fondé un nouvel empire en Ifriqiya; en dépit de premières années difficiles, il avait réussi à y installer son pouvoir, puis la doctrine šī'ite qui était sa raison d'être. Le royaume ḥārijite de Tāhart avait été balayé en une brève campagne et les sectateurs de cette doctrine étaient surveillés de près. Beaucoup s'étaient réfugiés dans le désert, à Ouargla et à Sadrāta. Rien d'étonnant qu'Abū Yazīd, qui n'était pas un tiède, ait eu maille à partir avec la nouvelle autorité.

Il avait probablement nourri des sentiments d'opposition dès l'établissement de \*Ubayd Allah en Ifriqiya; ses démêlés avec l'autorité šī'ite ne purent que durcir ses sentiments. Nous ne savons pas au juste quand il les fit éclater : en 928, selon Ibn al-Aṭīr (21); beaucoup plus tôt, dès 923, selon Ibn Ḥaldūn (22);

(18) La plupart des chroniqueurs le font grandir à Taqiyūs (cf. E. CARETTE, *Étude sur les routes suivies par les Arabes*, Paris, 1844, p. 218), mais les chroniqueurs ibādites placent son enfance à Sadād ou Sadāda, non loin de Taqiyūs. Ces deux localités sont mentionnées dans Ibn ḤAWQAL (p. 67/242).

(19) *Chronique d'Abū Zakariyā*, p. 270.

(20) Ibn ḤALDUN (II, 530) affirme, probablement d'après Ibn AL-ATIN (p. 325), qu'Abū Yazīd enseigna le Coran à Tāhart et quitta cette ville au moment de l'arrivée des troupes fāṭimides; ailleurs (II, 202), il est beaucoup moins affirmatif et laisse entendre qu'Abū Yazīd alla seulement compléter ses études à Tāhart, puis revint au Djerid exercer son métier de maître de Coran. Dans Ibn Ḥammād, il n'est pas question de Tāhart.

(21) P. 325.

(22) III, 202; il est vrai que, sur ce point encore, Ibn Ḥaldūn n'est pas d'accord avec lui-même, puisqu'ailleurs (II, 530), il adopte la même date qu'Ibn al-Aṭīr.

mais ces deux historiens écrivent plusieurs siècles après les événements et ne nous citent pas leurs sources; il nous est donc difficile de faire un choix valable. Abû Yazid se serait alors proclamé « Saïḥ des vrais croyants » (23), aurait été inquiété par le nouveau souverain fâtimide, al-Qâ'im billah, et serait opportunément parti en pèlerinage pour échapper aux poursuites (24). Revenu au Djérid en 937 sous un déguisement, il aurait été reconnu et emprisonné; ses adeptes, menés par son vieux maître aveugle, l'auraient délivré de vive force (25). Il aurait alors trouvé refuge au Sahara, chez les Banû Wargla (26), ses coreligionnaires, puis se serait installé dans l'Aurès, vieux centre de résistance berbère au temps de la Kahena. Il faut bien préciser que tous ces détails, puisés çà et là, apparaissent comme incertains : la genèse du mouvement et la formation de celui qui en fut l'âme nous échappent à peu près entièrement.

Dans l'Aurès, Abû Yazid organise son mouvement; aidé par ses quatre fils, qui seront ses meilleurs chefs militaires, et par l'aveuble qui ne le quitte pas, il fait de la propagande, du recrutement, et dispose bientôt de bandes armées animées de sentiments contradictoires peut-être, mais certainement violents : tous veulent bouter dehors l'usurpateur fâtimide (27) et peut-

(23) IBN HÂLDUN, II, 530.

(24) IBN HÂLDUN, III, 202. Ce pèlerinage est aussi attesté par les chroniqueurs ibâdites qui prétendent d'ailleurs qu'Abû Yazid aurait conçu pendant son voyage l'idée d'une révolte ouverte (*Chronique d'Abû Zakariyâ*, p. 226; récit à peu près identique dans Darjini); mais leur récit est obscur dans le détail et probablement en partie légendaire.

(25) IBN KHALDUN, III, 202; *Chronique d'Abû Zakariyâ* (suivie par Darjini), p. 228; les deux chroniqueurs ibâdites ne parlent pas d'Abû 'Ammâr. Selon IBN HÂMMAD (p. 19/34), Abû Yazid aurait quitté le Djérid de lui-même, car, devenu suspect aux Fâtimides, il était abandonné de ses disciples qui ne voulaient pas se compromettre avec lui; il aurait donc cherché à se refaire une clientèle ailleurs.

(26) IBN HÂLDUN, III, 203 et 286. Selon les chroniqueurs ibâdites (*Chronique d'Abû Zakariyâ*, p. 229), Abû Yazid aurait cherché refuge chez les Banû Darjin, dans la région désertique de Samâla (cf. IBN HÂWQAL, p. 67/212; AL BAKRÏ, p. 74/152), mais ceux-ci, qui n'étaient pas de la même secte que lui (DARJINI, 43 v°) n'acceptèrent pas de le prendre en charge; c'est alors qu'il aurait gagné l'Aurès.

(27) Voici comment s'exprime IBN HÂLDUN (III, 203-205) à ce sujet : « Il passa dans l'Aurès avec Abû 'Ammâr et douze autres personnages influents et, arrivé chez les Nukkâr de Nwalât, il y rassembla tous les 'Azîdâ et une foule de Hârijites. Alors, par l'entremise d'Abû 'Ammâr, il leur fit promettre sous la foi du serment, qu'ils combattraient les Fâtimides, qu'ils pilleraient leurs biens, qu'ils les réduiraient en esclavage et qu'ils se laisseraient gouverner par un conseil de Sayḥs aussitôt qu'ils auraient pris les villes de Mahdia et de Kairouan. » Le caractère de l'insurrection est ici parfaitement marqué : il s'agit de bouter dehors les Fâtimides, puis de rétablir l'institution berbère-hârijite des conseils de notables.

être rétabli au Magrib la prééminence du hârijisme, mais ils sont sensibles aussi aux perspectives de pillage qui s'offrent à eux. Il semble en effet (mais nous ne sommes renseignés que par des contempteurs d'Abû Yazid) que leur chef ait quelque peu assoupli pour eux la rigoureuse morale hârijite : ne leur permet-il pas d'épouser à la fois deux sœurs esclaves, ce qui est formellement interdit par la loi musulmane ? (28). Ne leur livre-t-il pas sans vergogne les femmes des vaincus ? Ne leur abandonne-t-il pas les biens de leurs ennemis (29) ? En tous cas, prosélytisme et terreur se mêlent étroitement dans leur action. Les textes nous autorisent à nous représenter le petit vieillard boiteux, vêtu de laine et appuyé sur un bâton, en attendant qu'on lui fasse cadeau d'un âne gris qui deviendra légendaire (30), parcourant inlassablement les vallées aurasienne, subjuguant nombre de gens par son éloquence et son magnétisme, abandonnant les autres à ses bandes qui ont vite appris à réduire les oppositions.

Le souverain fâtimide finit par s'inquiéter, veut étouffer ce mouvement dans l'œuf, envoie contre Abû Yazid le gouverneur de Msila, 'Ali b. Ĥamdûn. Celui-ci se heurte à une résistance inattendue; les rebelles malmènent les troupes gouvernementales, leur font peur, si bien qu'une nuit la panique s'empare de leur camp et que leur chef meurt accidentellement au milieu de la débandade (31). Ce premier succès semble avoir démesurément accru le prestige d'Abû Yazid et le nombre de ses partisans; il date probablement — la chronologie dont nous disposons est bien incertaine — de l'année 943. Aussitôt Abû Yazid prend l'offensive, sort de l'Aurès et mène dans la région de Baġay au nord de Khenchela des opérations, locales encore et sur lesquelles nous n'avons que peu de détails précis (32). Elles

(28) IBN ĤAMMAD, p. 20/36.

(29) IBN AL-ĀTIR, p. 325.

(30) IBN ĤALDUN (II, 531 et III 205) raconte que cet âne lui fut offert par un habitant de Marmajanna et que dès lors Abû Yazid fut connu sous le nom de : L'homme à l'âne (*šôhib al-ĥimâr*).

(31) IBN ĤAMMAD, p. 19-20/35-36. Les chroniqueurs ibâdites donnent une version assez différente de ces événements. Selon eux, Abû Yazid aurait été bloqué dans l'Aurès par les troupes des Fâtimides pendant sept ans. A la fin, les habitants de l'Aurès, las de cette lutte sans issue, auraient fait comprendre au rebelle qu'il devait se sacrifier pour la tranquillité de tous. Il aurait alors tenté son va-tout et, lançant contre l'ennemi pendant la nuit cinq cents taureaux dont les cornes et la queue portaient des touffes d'alfa enflammé, aurait dispersé l'armée fâtimide et de nouveau rallié autour de lui les hésitants (*Chronique d'Abû Zakariyâ*, p. 230-233; même récit dans Darjini).

(32) Ces détails ne se trouvent que dans IBN ĤALDUN, III, 205, sans que nous en connaissions la provenance.

doivent cependant être victorieuses, puisque dans l'été de 941, les hordes hârijites déferlent sur l'Ifriqiya; en moins de six mois, elles vont réduire l'empire fâtimide à la seule ville de Mahdia.

Pareil résultat en dit long sur la valeur personnelle d'Abû Yazid et de son état-major, sur l'élan de ses troupes, sur la force d'attraction du mouvement. Il fallait tout de même aussi que ces éléments de succès rencontrassent un terrain favorable, qu'il y eût des échos faciles à éveiller dans toute la partie orientale de l'empire fâtimide.

De fait, nous savons que, mise à part la région des Kutâma, berceau de la puissance sî'ite, un vif mécontentement régnait dans le pays et que la dynastie n'était pas populaire. C'est que, tout d'abord, elle n'avait pas essayé de l'être. Les Fâtimides n'ont jamais considéré le Magrib que comme une base de départ pour la conquête de l'Orient musulman. Ce n'est pas à un empire africain qu'ils aspiraient, mais bien à ce qu'ils considéraient comme leur héritage légitime, c'est-à-dire à la direction de la communauté musulmane entière, confiée, selon eux, à 'Alî par le Prophète. D'où le titre de calife, de Prince des Croyants (*amir al-mu'minin*) que prend 'Ubayd Allah dès qu'il a établi son pouvoir à Kairouan; d'où plusieurs tentatives (la première datant de 914) (33) pour s'emparer de l'Égypte, autre base d'opération, bien plus rapprochée celle-là et des Villes saintes d'Arabie et de Bagdad, centre du califat 'abbâsside. Il est à peine besoin de rappeler d'ailleurs que les troupes fâtimides finirent par s'emparer de l'Égypte et qu'en 973, le calife al-Mu'izz y transportera le siège de son pouvoir et les cercueils de ses ancêtres. Les Fâtimides n'ont donc pas cherché à s'insérer véritablement dans un pays qui n'était pour eux qu'une étape.

De plus, pour mener à bonne fin leur politique de conquête, ils imposent au territoire qui leur est soumis une fiscalité fort lourde. Nous trouvons sur ce point quelques indications significatives dans le *Bayân* d'Ibn 'Idâri où l'auteur parle de taxes extraordinaires et des « exactions les plus odieuses des Sî'ites à qui tous les prétextes étaient bons pour dépouiller le peuple » (34). Mais celui qui nous renseigne le mieux est Ibn Hawqal, contemporain et favorable aux Fâtimides, qui donne çà et là des renseignements sur la perception des impôts, très bien organisée, semble-t-il, et résume, à la fin de son exposé, les indi-

(33) IBN 'IDARI, I, 170/237 et suiv.; IBN AL-ATIR, p. 312.

(34) P. 184/257; voir dans le même ouvrage (p. 175/244) l'organisation de l'impôt foncier par l'administration fâtimide.

cations qu'il a recueillies de la bouche même d'un haut fonctionnaire des finances de l'État fâlimide (35). Il nous fait le tableau d'un système de taxes assez complexe, de nature à atteindre toutes les catégories de contribuables, nomades compris, et nous apprend qu'en bonne année cela permettait des recettes de 7 à 800 millions de dinârs. Si encore tout cet argent avait profité au pays, les rancœurs eussent été peut-être un peu moins vives. Mais on ne trouve guère trace de ces dépenses d'équipement économique qu'ont pratiquées les Aglabides, pourtant peu populaires (36). Il est clair qu'une forte proportion des sommes perçues est affectée aux dépenses militaires : construction de Mahdia, place forte plus que capitale, expéditions en Egypte, expéditions vers le Magrib Extrême. L'Ifriqiya est pressurée pour satisfaire les ambitions conquérantes des Fâlimides.

La religion enfin sépare ceux-ci de leurs sujets. Sous les Aglabides, l'école mâlikite s'est installée en Ifriqiya et y a poussé des racines très profondes. C'est donc avec beaucoup de méfiance et une secrète aversion que les docteurs de Kairouan virent les Si'ites s'installer en maîtres à côté d'eux. Leurs craintes n'étaient que trop justifiées : à peine arrivé au pouvoir, 'Ubayd Allah mit en vigueur les pratiques Si'ites à l'exclusion des pratiques orthodoxes : l'appel à la prière, la prière publique du vendredi, les usages du Ramaḍân durent prendre les formes exigées par les nouveaux maîtres (37); les consultations juridiques selon l'école mâlikite furent interdites (38); la mémoire des Compagnons du Prophète et de sa famille, à l'exception de Fâlima et de 'Ali, fut publiquement salie; les habitants de Kairouan virent même un jour leurs marchés et les portes de leurs quartiers ornés de crânes de moutons, d'ânes et d'animaux divers, avec des inscriptions qui leur attribuaient des noms de Compagnons du Prophète (39).

Aussi l'opposition orthodoxe ne se fit-elle pas attendre; dès la première prière du vendredi dirigée par les Si'ites, un pieux homme de Kairouan sortait avant la fin de la cérémonie en causant du scandale et, à son exemple, les docteurs cessaient de venir à la mosquée le vendredi (40); les produits des propriétés confisquées par les Fâlimides ou leurs acolytes Kutâma

(35) IBN HAWQAL, p. 69/249-250.

(36) Voir notamment l'étude toute récente de M. SOLIGNAC, *Recherches sur les installations hydrauliques de Kairouan et des steppes tunisiennes*, in *Annales de l'Institut d'Etudes Orientales*, t. X (1952), p. 5-273.

(37) H. R. IDRIS, *Contribution...*, R.E.I., 1935 (II), p. 144-145.

(38) IBN 'IDARI, I, 159/221 et H. R. IDRIS, *Contribution...*, p. 127.

(39) H. R. IDRIS, *Contribution*, p. 147.

(40) *Ibid.*, p. 144-145.

étaient soigneusement boycottés (41); les vers injurieux et anonymes circulaient parmi les orthodoxes et étaient parfois envoyés par des voies mystérieuses au souverain même ou à ses familiers (42); les croyants les plus rigides n'hésitaient pas à recourir au mensonge ou au faux témoignage pour mettre les *Shītes* en mauvaise posture. L'autorité réagissait parfois en infligeant de terribles supplices à ceux qui étaient pris en flagrant délit; c'est ainsi qu'un *muczzin*, qui refusait d'appeler à la prière autrement qu'à la manière traditionnelle, eut la langue coupée et fut promené dans Kairouan, cette langue fixée entre les deux yeux, avant qu'on le tuât d'un coup de lance (43); d'autres furent torturés et leur corps crucifié à l'une des portes les plus fréquentées de la ville. Rien n'y faisait, on racontait même que la croix où était ignominieusement attaché le corps d'un de ces martyrs avait brillé toute une nuit d'un éclat surnaturel (44), et l'on exaltait en secret l'esprit d'opposition des plus saints personnages. *Ubayd Allah*, malgré son goût de l'autorité, avait fait preuve d'une relative tolérance; son fils *al-Qà'im*, qui croyait son pouvoir mieux assuré, se montra plus rigoureux et excita davantage encore la réprobation des orthodoxes (45). Il va sans dire que les dissensions religieuses étaient bien plus aiguës à la ville qu'à la campagne : en ville, la rébellion d'Abû Yazid va éveiller des échos religieux; à la campagne, elle prendra surtout l'aspect d'une révolte contre un pouvoir autoritaire et ses agents fiscaux. Voilà le climat dans lequel va se développer le mouvement d'Abû Yazid; on comprend mieux alors sa prodigieuse croissance.

### III — LE DECHAINEMENT DE LA REVOLTE

C'est donc dans l'été de 944 que brusquement le flot se déverse sur l'*Ifriqiya*. S'improvisant stratège, Abû Yazid lance une colonne vers le pays de son enfance, le Djérid, où il savait pouvoir compter sur des concours empressés, et une autre vers *Sbibu*, probablement pour faire diversion. Il jette le gros de ses troupes sur *Tébessa*, s'empare à la vitesse de l'éclair de *Mejjana* et de *Mermajenna*, près de l'actuelle frontière algéro-tunisienne, et de là, suivant la route qu'avait déjà prise le missionnaire Abû *'Abd Allah*, précurseur des *Fâtimides*, tombe sur *Laribus* où il

(41) *Ibid.*, R.E.I., 1936 (I), p. 79.

(42) *IBN 'IDARI*, I, 159/221.

(43) H. R. IDRIS, *Contribution*, R.E.I., 1925 (II), p. 145.

(44) *Ibid.*, R.E.I., 1936 (I), p. 75.

(45) *IBN 'IDARI*, I, 224/314.

laisse massacrer un grand nombre d'habitants réfugiés dans la mosquée (46); par l'oued Mellègue, il débouche dans la vallée de la Medjerda. Al-Qâ'im fut probablement surpris par un si brusque déchainement; peut-être aussi voulut-il choisir son terrain de bataille. Bref c'est seulement dans la région de Béja qu'une armée fâlimide se présenta en face des envahisseurs, sous le commandement d'un général nommé Bušrà ou Bisr, avec mission, semble-t-il, de les attaquer de flanc dans la vallée de la Medjerda. Mais Abû Yazid était renseigné par un réseau d'espions serré; de tout son élan, il se précipite sur l'adversaire, lui inflige une défaite et s'empare de Béja.

De là, il lance un appel aux armes à toutes les tribus berbères; les volontaires affluent, il leur donne des tentes et des drapeaux, organise la cohue fanatique qui se presse autour de lui, car il sait que les luttes décisives sont proches (47). Pendant ce temps, Bušrà s'est replié sur Tunis et tente d'y reconstituer son armée; une sédition l'en chasse; cette ville attachée à l'orthodoxie prend l'occasion de rejeter ainsi la doctrine šî'ite; elle se place même sous l'obédience d'Abû Yazid qui y envoie un gouverneur (48). Néanmoins Bušrà a pu regrouper quelques troupes et mène une action de retardement avant que l'armée ħarîjite ne franchisse la Dorsale tunisienne; il remporte même, si l'on en croit Ibn al-Ašîr (49), un succès qui coûte 4.000 morts et 500 prisonniers aux rebelles. Pendant ce temps, al-Qâ'im renforce les défenses de Mahdia et une cohue de fuyards, terrifiés par la violence des hommes d'Abû Yazid, se précipite vers Kairouan pour y chercher refuge.

C'est vers cette ville qui, en dépit de la création de Mahdia, restait aux yeux de tous la capitale du pays, qu'Abû Yazid dirige l'élan des siens. Il franchit la Dorsale tunisienne sans rencontrer de résistance, à la tête de 100.000 hommes et se prépare à prendre d'assaut les agglomérations de Kairouan et de Raqqâda, car il pense qu'elles seront chèrement défendues. En fait, elles ne le sont pas: il y a bien là un des généraux d'al-Qâ'im, Ĥalû b. Ishâq vainqueur d'une rébellion sicilienne quelques années auparavant (50); mais il n'a que peu de troupes sous ses ordres

(46) IBN HÂLDUN, II, 531.

(47) P. 327. AT-TIJANI, p. 327.

(48) D'après AT-TIJANI (*J.A.*, 1852 (4<sup>me</sup> série, t. XX), p. 96-98), les habitants de Tunis auraient bientôt chassé ce gouverneur et auraient pris les armes contre Abû Yazid.

(49) P. 327. AT-TIJANI (*ibid.*, p. 102-103) parle bien de cette bataille, mais la situe au Sud de la Dorsale Tunisienne, dans la région de Hergla.

(50) IBN AL-ATIR, p. 321-323.

et attend passivement l'arrivée d'une armée de secours qui doit venir de Mahdia, sans tenir compte des avertissements et des objurgations des gens de Kairouan qui redoutent, non sans raison, les massacres et le pillage. Abû Yazid arrive le premier; il sait ce qui se passe à Kairouan, car il a évidemment des intelligences dans la place; aussi ne perd-il pas de temps à préparer un siège : il attaque tout de suite. Les bourgeois de Kairouan s'efforcent de lui résister, non pas qu'ils veuillent défendre la cause fâlimide à laquelle ils sont hostiles, mais parce qu'ils cherchent à se protéger contre ce fléau, cet ouragan humain déchainé qui menace leur cité, leurs biens, leur vie. Ils traînent même au combat l'étrange Halil et le forcent à esquisser une sortie, mais à peine a-t-il vu en face de lui l'immense armée ennemie qu'il bat précipitamment en retraite et s'enferme pour de bon dans son palais avec ses Kutâma. Personne ne peut plus s'opposer sérieusement aux envahisseurs; quelques quartiers tentent bien une action désespérée, mais ce n'est que prétexte à massacres supplémentaires, s'il est besoin de prétextes (51). En effet, la horde qui suit Abû Yazid veut bien chasser les Fâlimides détestés, mais elle est avide aussi, surtout pour beaucoup, de s'emparer de tout ce qui, aux yeux des campagnards rudes et faméliques, fait le charme d'une grande cité; quiconque s'oppose au pillage est aussitôt mis à mort.

Le chef lâche la bride à ses hommes; tandis qu'il se répand dans les rues, les édifices publics, les demeures, il fait semblant de traiter avec le général fâlimide et lui accorde la vie sauve, mais le livre à la mort aussitôt qu'il a quitté son refuge. Il reçoit alors une délégation des notables de Kairouan qui lui demandent de faire cesser le pillage. « La soldatesque, — lui dit Abû Muḥammad Qutais, le chef de la délégation, a foncé sur Kairouan et a tout dévasté et pillé. — Je ne puis ne pas le leur permettre, répond l'autre, car ton pays, je l'ai pris sans traité ni convention aucune; et n'insultait-on pas le Prophète, ses compagnons et 'A'îsa, mère des Musulmans ? Vous entendiez et ne réprochiez rien. — Nous étions trop faibles ! — La terre de Dieu n'était-elle pas assez vaste ? Qui était plus faible que moi qui suis boiteux et que mon compagnon qui est aveugle ? Cependant nous avons fait ce que le droit exigeait. » Il finit néanmoins par permettre qu'on lui récite un poème composé à sa louange et adresse la parole en berbère à ses partisans qui assistent en foule à l'entretien, pour les faire taire. Ils poussent une clameur formidable à laquelle succède un grand silence;

(51) Le récit le plus précis se trouve dans IBN AL-ATIR, p. 328.

après la récitation du poème, Abù Yazid donne un ordre : « Faites proclamer à Kairouan : qu'aucun soldat n'y demeure ! » L'ordre est exécuté. La ville est sauvée. On était à la mi-October 944 (52).

Le triomphe était grand, mais non pas complet, car le Fâtimide al-Qâ'im tenait toujours Mahdia et y préparait une forte armée sous le commandement de l'affranchi Maysûr qui, dix ans auparavant, avait fait ses preuves lors d'une brillante campagne au Maroc (53). Abù Yazid ne le lança donc pas à la légère; il chercha à mettre tous les atouts dans son jeu. C'est ainsi qu'il envoya une ambassade à Cordoue auprès du calife 'Abd ar-Rahmân an-Nâsir, ennemi et rival des Fâtimides (54). Disons tout de suite que le calife accueillit bien ces envoyés, mais ne leur donna que de bonnes paroles; même contre les šî'ites, 'Abd ur-Rahmân pouvait difficilement faire alliance avec des Hârijites. Par contre, chose plus importante dans l'immédiat, Abù Yazid réussit à enrôler les gens de Kairouan auxquels il avait épargné un pillage total. Les docteurs de la ville se réunirent dans la Grande Mosquée et se concertèrent pour savoir s'il était légitime d'aider les Hârijites dans leur lutte : « Les Hârijites, dit l'un d'eux, sont des gens de la *Qibla* qui demeurent musulmans et qui, comme tels peuvent hériter, de même qu'on peut hériter d'eux, tandis que les Banû 'Ubayd sont des *majûs* (des païens) en dehors de l'Islâm; ils ne peuvent avoir des rapports d'héritage avec les Musulmans ni se réclamer d'eux » (55). A la lumière de ces considérations juridiques, l'accord se fit donc en faveur de la lutte.

Cette coalition n'allait pas d'ailleurs sans arrière-pensée. « Si nous avons la victoire, expliquait un docteur kairouanais, nous ne serons pas sous le joug d'Abù Yazid, car il est hârijite et Dieu le fera tomber au pouvoir d'un imâm juste qui nous débarrassera de lui » (56). Quant à Abù Yazid, selon Ibn 'Idâri qui ne l'aime pas, « il dit à ses soldats de laisser les Kairouanais à découvert dans les rencontres, de façon que, l'ennemi tombant sur ces derniers et les épargnant eux-mêmes, on se trouvât débarrassé de ces auxiliaires sans avoir à les tuer » (57). Néan-

(52) H. R. IDRIS, *Contribution, R.E.J.*, 1935 (I), p. 85 et IBN HÂMMAD, p. 19/35.

(53) IBN 'IDÂRI, I, 216/301.

(54) IBN HÂLDUN, III, 206; cf. E. LÉVI-PROVENÇAL, *Histoire de l'Espagne musulmane*, Paris-Leyde, 1950, II, 103.

(55) H. R. IDRIS, *ibid.*, p. 81.

(56) *Ibid.*, p. 82.

(57) P. 225/316.

moins la haine contre les Fâtimides était la plus forte et c'est dans l'enthousiasme que les Kairouanais se préparèrent à la bataille. Ils se réunirent à la Grande Mosquée un vendredi avec armes, drapeaux et tambours; les drapeaux multicolores, couverts d'inscriptions pieuses, furent fichés en terre devant l'une des portes du sanctuaire, puis l'on entendit un prêche enflammé qui arracha les larmes et qui se terminait par cette péroraison : « O Dieu, ce Qarmaçe connu sous le nom d'Ibn 'Ubayd Allah, qui se prétend maître à l'exclusion de Dieu, qui renie Tes bienfaits et Te dénie la toute-puissance, qui attaque Tes prophètes, Tes envoyés, lui, enfin, qui traite de menteur Ton prophète Muḥammad et les meilleures de Tes créatures, lui qui insulte les compagnons de Ton prophète et ses femmes, patronnes des Musulmans, qui fait couler le sang de son peuple et viole ce que respectent Tes adeptes, lui qui Te calomnie et interprète mal Ta bonté, eh bien ! celui-là, maudis-le de Ton courroux matin et soir, précipite-le dans la géhenne après l'avoir donné à ceux qui le poursuivent comme une leçon dont s'entretiendront les générations futures; Dieu, anéantis ses partisans, pulvérise son autorité, divise son groupe, brise sa puissance et soulage le cœur des Musulmans » (58). Après la prière, on fixa le départ au lendemain. L'enthousiasme persista jusqu'à la bataille : nombreux furent les Kairouanais qui périrent en combattant; l'un d'eux même qui, blessé à mort, était tombé le dos tourné vers Mahdia, demanda qu'on le changeât de position pour ne pas se présenter à Dieu le dos tourné aux Si'ites (59).

L'armée fâtimide sous Maysûr s'ébranla enfin pour chasser les Ḥârijites de Kairouan. Peut-être y serait-elle parvenue sans une trahison : les Banû Kamlân faisaient partie de l'armée de Maysûr; c'était une fraction de la grande confédération des Huwâra qui avaient été expulsés de la région de Msila quelque vingt ans plus tôt et en avaient gardé rancune aux Fâtimides. Quand ils furent à proximité de l'armée ḥârijite, ils désertèrent et fournirent sans doute des renseignements précieux. Le choc eut lieu à mi-chemin entre Mahdia et Kairouan; longtemps indécis et sanglant, il se termina par la victoire d'Abû Yazid : l'armée d'al-Qâ'im était anéantie et son général tué (60).

(58) H. R. IDRIS, *ibid.*, p. 83-84.

(59) *ibid.*, p. 81.

(60) IBN AL-ATIR, p. 329; IBN ḤALDUN, II, 532 et III, 207.

## IV — LE SIEGE DE MAHDIYA

Le vieux boiteux se crut arrivé au bout de ses efforts : l'empire fâtimide, si vigoureux quelques mois plus tôt, était réduit à la petite presqu'île de Mahdia qui ne pouvait tarder à succomber; déjà Abû Yazid se voyait souverain d'Ifrîqiya : il abandonnait sa guenille de laine pour de riches vêtements de soie et son âne gris pour des coursiers fringants (61), mais il s'éloignait aussi, sans s'en douter, des compagnons rustiques qui, s'ils avaient suivi un des leurs, n'étaient pas disposés à honorer un nouveau souverain.

A ce jeu, Abû Yazid perdait le contrôle de ses troupes; lui qui avait pu, d'un mot, mettre un terme au sac de Kairouan, ne parvenait plus à empêcher les atrocités commises par la colonne qui, aussitôt après la victoire sur Maysûr, s'était emparée de Sousse : « Les hommes furent massacrés, rapporte Ibn al-Açir, les femmes réduites en captivité et la ville incendiée. Les envahisseurs fendaient les parties génitales des femmes, les éventraient. A ce compte, l'Ifrîqiya ne présenta bientôt plus ni un champ cultivé, ni un toit debout; les habitants se réfugièrent à Kairouan nu-pieds et sans vêtements, et ceux qui ne devenaient pas esclaves périssaient de faim et de soif » (62). Faisons la part de l'amplification littéraire, il n'en est pas moins vrai que le mouvement de libération tournait à la jaquerie.

D'autre part al-Qâ'im ne se considérait pas comme abattu; il mettait la dernière main aux fortifications de Mahdia et lançait des appels au secours à ceux qui, sur les arrières d'Abû Yazid, étaient restés fidèles à la cause fâtimide, les Kutâma et le seigneur des Şanhâja d'Açir (à l'Est de l'actuelle Boghari), Ziri b. Manâd (63).

Il faillit cependant être victime du premier choc. En effet Abû Yazid mettait le siège devant Mahdia dans les derniers jours de Décembre 944 et lançait presque aussitôt un furieux assaut. C'est au moins la version d'Ibn al-Açir (64) et je dois préciser ici que la chronologie de cet épisode, pourtant capital, est très confuse : plusieurs des chroniqueurs dont nous disposons donnent des dates — très différentes les unes des autres; l'un d'entre eux se contredit même en deux endroits de son récit (65). La relation d'Ibn al-Açir est de loin la plus claire, la plus cohé-

(61) IBN HAMMAD, p. 20/37; IBN HALDUN, III, 207.

(62) P. 330.

(63) Sur ce personnage, voir IBN AL-ATIR, p. 374-376.

(64) P. 330 et suiv.

(65) IBN HAMMAD, p. 20/36 et 21/37.

rente, la plus vraisemblable; c'est donc celle-là que je suivrai, sans dissimuler pourtant qu'il y en a d'autres.

Les fortifications de la presqu'île de Mahdia, surtout du côté de la terre, étaient de premier ordre; leurs vestiges, bien insuffisants à notre gré, ont été analysés, avec la pénétration que l'on connaît, par M. G. Marçais (66). La porte principale qui regardait le continent constituait un ouvrage défensif extrêmement bien conçu. Ne disait-on pas d'ailleurs que le Mahdi 'Ubayd Allah avait eu la prescience de la révolte d'Abû Yazid et de son ampleur, et qu'il avait fortifié sa ville en conséquence (67) ? Al Qâ'im n'avait-il pas eu le temps de renforcer encore un système défensif déjà très poussé ?

Mais l'élan des Hârijites n'était pas encore brisé; le 9 Janvier, les assiégés firent une sortie; Abû Yazid monta à cheval, contre-attaqua, mit l'ennemi en déroute, le poursuivit et un contingent de Berbères réussit à franchir la porte principale. « Peu s'en fallut, rapporte Ibn al-A'îr, qu'Abû Yazid n'emportât la ville » (68). Un mois plus tard, nouvel assaut aussi furieux : les Hârijites essayèrent de tourner les fortifications avancées en lançant leurs chevaux dans la mer et l'on se battit sans merci dans l'eau et sur les remparts. Abû Yazid, qui combattait au premier rang, faillit être tué et ne dut son salut qu'à l'acharnement et à l'abnégation des siens; l'arrivée d'une colonne de secours sur ses arrières l'obligea à renoncer à la prise de la ville cette fois encore. Il lança un nouvel assaut le 18 Mars mais fut sévèrement repoussé (69). Alors il se contenta de bloquer Mahdia qui, chose étonnante, n'était pas ravitaillée par mer; il semble que la flotte fâtimide n'ait été employée qu'à évacuer les bouches inutiles et n'ait pas réussi à trouver sur la côte de Petite Kabylie des dépôts de vivres et d'armes en quantité suffisante. Heureusement pour al-Qâ'im, le Mahdi avait fait construire d'immenses silos où l'on avait accumulé des provisions, et des citernes qui permettaient de ne pas manquer d'eau (70). Néanmoins les soldats qui, à peu près seuls restaient dans Mahdia,

(66) G. MARÇAIS, *Manuel d'art musulman, architecture*, I, 106-109, 130-135. Je signale aussi l'excellent récit de la rébellion d'Abû Yazid donné par le même auteur dans *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen-Âge*, Paris, 1946, pp. 147-153.

(67) Cette prédiction est rapportée par presque tous les chroniqueurs, par exemple Ibn HANMAD, p. 10 22 et sous une forme assez différente par les chroniqueurs ibadites : *Chronique d'Abû Zakariyâ*, p. 246.

(68) P. 331.

(69) *Ibid.*, p. 332-333.

(70) Ibn AL-A'IR, p. 315.

durent manger des bêtes de somme et des charognes (71). Le seul ravitaillement qu'ils reçurent de l'extérieur leur fut apporté par une colonne légère envoyée par Ziri b. Manâd, le seigneur sanhâjien d'Asir, qui réussit à se glisser par surprise dans la ville (72). Mais de renfort militaire, point; Abû Yazid avait réussi à disperser dans la région de Constantine une colonne de secours, probablement formée de Kutâma, qui s'était réunie sous les murs de cette ville (73). Cependant les Berbères d'Abû Yazid se lassaient de ce siège interminable; au début, ils avaient patienté en pillant la région; lorsqu'il n'y eut plus rien à prendre, ils commencèrent à se débauder et à s'en retourner chacun chez soi avec leur butin. Al-Qâ'im voulut en profiter; ses troupes firent de vigoureuses sorties les 19 et 20 Juin 945, mais les Hârijites tinrent bon et ne se laissèrent pas déloger. Ayant reçu des renforts, ils tentèrent même encore une fois de prendre Mahdia d'assaut le 13 Juillet; une charge de cavalerie les repoussa (74). La partie était jouée, je veux dire le siège de Mahdia, car Abû Yazid n'était pas découragé : il faudra deux ans encore pour le mettre à bas. C'est au début de Septembre qu'il fut abandonner le siège : certains des siens étaient passés à l'ennemi « par suite, dit Ibn al-A'ir, de l'animosité qu'avaient soulevée en eux les auteurs de délations portées auprès de lui » (75). De plus al-Qâ'im, sentant le vent tourner, multipliait les sorties dangereuses. Tout cela amena plusieurs conseillers d'Abû Yazid à prendre, à son insu, la décision de battre en retraite pour procéder à un regroupement de forces. Abû Yazid les rappela, mais en vain, et dut à son tour, se retirer vers Kairouan avec les trente hommes qui lui restaient et sans pouvoir emporter ses bagages ni ses provisions. Il y arriva le 16 Septembre, sans que personne vint au-devant de lui, sauf quelques officiels et une bande d'enfants qui ricanaient (76).

## V — LA LUTTE AUTOUR DE KAIROUAN

Aussitôt Tunis et Sousse se révoltèrent contre les Hârijites et repassèrent aux Fâlimides (77). On pouvait penser que la puissance d'Abû Yazid allait s'écrouler aussi vite qu'elle avait gran-

(71) *IBN AL-ATIR*, p. 333.

(72) *IBN HALDUN*, II, 5.

(73) *IBN AL-ATIR*, p. 333.

(74) *Ibid.*, p. 334.

(75) *Ibid.*, p. 335.

(76) *Ibid.*

(77) *Ibid.*, p. 336.

di. C'était mal mesurer l'indomptable énergie du petit vieillard : il réprime un complot dirigé contre lui, use de diplomatie à l'égard des gens de Kairouan, qui n'ont plus l'enthousiasme d'il y a quelques mois et se prennent à détester les Berbères presque autant que les Fâlimides, il écoute les conseils de son vieux maître, l'aveugle Abû 'Aïnmâr, qui le supplie de revenir aux mœurs austères qu'un moment il a abandonnées : le voilà redevenu l'homme à l'âne, l'homme vêtu de laine dont l'ascétisme et l'esprit de justice avaient soulevé les foules (78). Il regroupe des partisans, fonce sur Tunis dont il se rend à nouveau maître le 30 Septembre, met le siège devant Sousse le 12 Janvier 946 (79), bat à plates coutures une armée fâlimide venue de Msila (80), tandis que de son côté, al-Qâ'im multiplie ses attaques, se donne un peu d'air et gagne du temps.

Cette lutte acharnée dura plusieurs mois, jusqu'à la fin de Mai 946. Avant qu'elle n'aboutit à un résultat décisif, le souverain fâlimide al-Qâ'im mourut de maladie à Mahdia le 17 Mai 946 (81). Comme il sentait ses forces l'abandonner, il avait fait reconnaître comme héritier son fils Ismâ'il. Celui-ci succéda à son père sans difficulté et d'ailleurs prit soin de cacher quelque temps sa mort pour éviter toute surprise. A peine était-il au pouvoir qu'il recueillait le fruit des efforts et de la ténacité de son prédécesseur : après un échec cuisant, Abû Yazid abandonnait le siège de Sousse et Ismâ'il y pénétrait en libérateur le 26 Mai; cette fois, la flotte fâlimide avait participé aux opérations de façon décisive (82). Le second acte était terminé : la balance penchait vers les Fâlimides, malgré un changement de souverain très délicat en de pareilles circonstances.

Ismâ'il saisit aussitôt l'occasion qui se présentait et marcha sur Kairouan, après y avoir envoyé des émissaires pour rassurer la population sur ses intentions; il y pénétra le 27 Mai (83). Mais le terrible vieillard ne s'avouait pas encore vaincu : le troisième acte du drame se déroula sous les murs de Kairouan qu'Abû Yazid essaya de reprendre pendant deux mois et demi et où Ismâ'il fit à plusieurs reprises figure d'assiégé. La lutte se déroula selon des alternatives diverses, en présence d'une population qui, au gré des succès ou des revers, penchait tantôt vers l'un tantôt vers l'autre. Abû Yazid joua son va-tout avec une

(78) IBN HÂLDUN, II, 208.

(79) IBN AL-ATIR, p. 340.

(80) *Ibid.*, p. 338-339.

(81) Date fournie par IBN HÂMMAD, p. 21/37 et IBN 'IDARI, I, 226/317.

(82) IBN AL-ATIR, p. 340.

(83) *Ibid.*, p. 342.

énergie qui n'avait d'égale que celle de son jeune adversaire : celui-ci, signalé aux regards par son parasol, symbole du pouvoir suprême, combattait comme un lion au premier rang et se trouva même, en une occasion, en face du vieux chef rebelle; il ne parvint pas à le tuer. Enfin le 15 Août une bataille décisive s'engagea; emmenées par Ismâ'îl, les troupes fâtimides culbutèrent l'adversaire et firent un grand carnage : « Les enfants de Kairouan, rapporte Ibn al-A'îr, ramassèrent dix mille têtes sur le champ de bataille » (84). Le troisième acte était terminé; il ne restait plus à Ismâ'îl, qui prit le titre d'al-Manşûr après cette mémorable journée, qu'à s'emparer de la personne d'Abû Yazîd; cela lui demanda encore près d'un an.

## VI — LA FIN D'ABU YAZID

Abû Yazîd s'enfuit vers le Sud-Ouest avec l'intention, semble-t-il, de se réfugier dans l'Aurès ou de regrouper ses partisans, notamment les Mağrâwa de Muḥammad ibn Ḥazar (85). Mais d'une part al-Manşûr le poursuivait à marche forcée et ne lui laissait aucun répit; d'autre part Muḥammad ibn Ḥazar trahit les espoirs d'Abû Yazîd, vint faire sa soumission au Fâtimide à Msila (86) et s'engagea, contre son pardon, à participer à la poursuite du rebelle. Celui-ci semble avoir hésité entre le Sahara où il était à peu près certain de trouver un asile sûr auprès des communautés ḥarijites de Ouargla et de Sadrâta, et la région du Hodna où il avait encore de solides appuis chez les Banû Birzal, installés près de Bou-Saada, dans le massif du Djebel Salât.

Que se passa-t-il alors ? Les récits dont nous disposons s'accordent mal entre eux et présentent tous des obscurités fort marquées. On ne peut donc que souligner les faits sur lesquels l'accord règne en général. Il semble qu'au cours d'une première phase, al-Manşûr ait réussi à acculer Abû Yazîd dans le Djebel Salât (87). Pourquoi à ce moment le voyons-nous brusquement piquer à l'ouest et se diriger en plein hiver et sous la neige vers le territoire des Şanhâja (88) ? Il semble qu'Abû Yazîd lui ait filé entre les doigts et qu'il ait complètement perdu sa trace, trompé peut-être par des partisans secrets du rebelle qui four-

(84) *Ibid.*, p. 342-344.

(85) Sur cette tribu et ce chef, voir IBN ḤALDUN, III, 227-235.

(86) IBN ḤAMMAD, p. 28/47.

(87) *Ibid.*, IBN AL-ATIR, p. 345.

(88) IBN ḤAMMAD p. 28-29/47-48; IBN AL-ATIR, p. 346; IBN ḤALDUN, III, 211.

nissaient de faux renseignements sur ses mouvements. Toujours est-il qu'en Janvier 947, nous trouvons al-Manşûr malade auprès de Ziri ibn Manâd, tandis qu'Abû Yazid met le siège devant Mella (89).

Le printemps permit au Fâtimide de rétablir sa situation, il dégageda Msila, en fit sa principale base d'opérations et put établir un blocus serré autour du Djebel Maadid où s'était tapi Abû Yazid. Puis il prit l'offensive le 25 Mars 947 : il s'agissait de conquérir un massif vaste et escarpé, riche en forteresses naturelles et où la population, soit terreur, soit conviction, prêtait souvent assistance aux rebelles. Pendant près de cinq mois, al-Manşûr et les siens s'appliquèrent à cette rude tâche : « Tant que je n'aurai pas exterminé l'auteur de la révolte, répétait le prince, mon trône sera où je campe et mon empire où je guerroye. »

A la terreur dont usait Abû Yazid, al-Manşûr répondit par la terreur : tout village soupçonné d'avoir aidé ou abrité les rebelles était incendié, les adultes mis à mort, les enfants emmenés en captivité. « Ismâ'il, raconte Ibn Hammâd, fit construire un immense fourneau où il fit allumer du feu et au-dessus duquel fut fixée une poulie. Lorsqu'un Berbère était pris, on le hissait par les pieds au-dessus du foyer allumé et on le maintenait dans une position où il pût être tourmenté par l'ardeur des flammes; dès qu'il semblait sur le point d'expirer, on le relevait pour lui donner le temps de se ranimer; puis on répétait ce supplice jusqu'à ce qu'il rendit l'âme ». A Abû Yazid lui-même, al-Manşûr destinait « une cage en bois où furent enfermés un singe et une guenon. « C'est là-dedans, dit-il à ses soldats, que je mettrai Maḥlad b. Kaydâd et il aura pour société ces deux animaux ». La cage fut placée de manière à être aperçue par Abû Yazid (90). Rien n'y fit pourtant et il fallut progresser dans la montagne forteresse par forteresse, piton par piton, au prix des plus rudes efforts, sous la chaleur qui devenait accablante à mesure que les semaines passaient (91).

Enfin, au mois d'Août, Abû Yazid et ses derniers partisans furent acculés dans une forteresse appelée Kiâna. Ils s'y défendirent comme des lions, se retirant de réduit en réduit sous les flèches et les projectiles enflammés; tout autour, les assaillants avaient mis le feu aux broussailles pour prévenir la moindre tentative de fuite à la faveur de l'obscurité. A la fin de la nuit,

(89) Toutes nos sources sont d'accord sur ces deux points.

(90) IBN HĀMMĀD, p. 33/54.

(91) On trouvera un récit détaillé de ces opérations dans IBN HĀMMĀD,

les assiégés tentèrent une sortie désespérée; plusieurs d'entre eux, dont Abû Yazid qui avait reçu une blessure au front et une à l'omoplate, réussirent à se frayer un chemin à travers leurs adversaires. Tandis qu'on partait à leur recherche, al-Manşûr pénétra dans la forteresse et fit décapiter « sans attendre le jour » tous ceux qui s'y trouvaient encore, parmi lesquels le vieil aveugle Abû 'Ammâr. Dans la journée, on découvrit Abû Yazid tapi au fond d'un ravin où il était tombé dans sa fuite. Tout blessé et misérable qu'il était il n'avait pas encore perdu l'espoir, car il chercha à s'échapper en soudoyant ceux qui l'avaient découvert, mais d'autres soldats arrivèrent et le conduisirent tout pantelant devant al-Manşûr. Comme celui-ci l'interrogeait sur ses desseins, Abû Yazid répondit : « J'ai voulu une chose, mais Dieu me l'a refusée ». Al-Manşûr lui fit donner d'excellents soins, parce qu'il voulait pouvoir le montrer dans son cortège triomphal lorsqu'il rentrerait à Kairouan, mais le vieux rebelle refusa cette satisfaction à son adversaire et mourut de ses blessures le 20 Août 947. Al-Manşûr n'admit pas cette dernière dérobade : il fit écorcher le cadavre, bourra la peau de coton et fit recoudre le tout, puis le mit soigneusement en réserve, tandis qu'il envoyait à Kairouan les chairs du rebelle et les têtes de ses compagnons (92).

Plusieurs mois après, quand il eut parcouru les provinces pacifiées, al-Manşûr fit une entrée triomphale à Kairouan le 15 Janvier 948; le lendemain de son arrivée avait lieu une grandiose parade présidée par le souverain entouré de toute sa cour. Voici le spectacle qu'il offrit à la foule kairouanaise : « A un signe qu'il fit, rapporte Ibn Hammâd (93), on retira Abû Yazid de son cercueil; on l'affubla d'une chemise et d'un bonnet blanc; puis on le posa jambe deci, jambe delà sur un chameau avec un homme en croupe pour le tenir en équilibre. A droite et à gauche de la monture furent fixés deux bâtons, sur lesquels on attacha deux singes dressés d'avance à lui lancer des soufflets et à lui tirer la barbe. Le cortège, ayant traversé Sabra, sortit par la porte orientale et parcourut en tous sens la ville de Kairouan. Enfin la peau d'Abû Yazid reprit sa place dans le cercueil ». Cette funèbre mascarade mettait le point final à la prodigieuse aventure du rebelle. En effet ses fils et les derniers de ses fidèles étaient traqués de toutes parts : deux des fils périrent assassinés; les Banû Ifran, ses frères de race

p. 31-34/51-54.

(92) *Ibid.*, p. 34-35/55-56.

(93) *Ibid.*, p. 37/58.

et tous les Hârijites qui se laissèrent prendre furent impitoyablement mis à mort : la rébellion se terminait comme elle avait commencé, dans la violence et dans le sang (94).

## VII — CONCLUSION

Point n'est besoin, je pense, d'insister longuement sur l'étrange personnalité d'Abû Yazid; peut-être au reste a-t-elle été quelque peu déformée par la légende, car, comme tous les hommes extraordinaires de ce pays et de bien d'autres, Abû Yazid a eu sa légende de son vivant même, et, deux siècles après sa mort, elle demeurait bien vigoureuse sur le théâtre de ses derniers exploits, comme en fait foi le récit d'Ibn Hammâd. Sa doctrine religieuse et son origine zénète expliquent dans une certaine mesure sa haine farouche contre les Si'ites, comme aussi son succès dans l'Aurès, vieux pays d'opposition et d'indépendance berbère. Mais, ce qui me frappe le plus et ce qui devait, me semble-t-il, frapper le plus ses contemporains, c'est la prodigieuse vitalité de ce petit vieillard contrefait, encouragé et guidé par un autre vieillard aveugle. On a coutume de représenter son aventure comme terminée du jour où il abandonna le siège de Mahdia, mais, par un perpétuel sursaut d'énergie, qu'il savait faire partager à ses troupes, on l'a vu, il mit encore bien des fois le pouvoir fâtimide en péril après Mahdia, et devant Sousse et Tunis, et devant Kairouan; nous avons même vu que, pris au piège et blessé, il tentait encore de s'évader pour de nouvelles aventures. Étonnant honhomme que ce maître d'école qui, à l'âge de la retraite, se mue brusquement en chef politique, en chef de guerre, presque en souverain ! Les chroniqueurs orthodoxes le présentent volontiers comme une sorte d'incarnation du mal, et l'on ne saurait nier sa cruauté qui confine au sadisme. Il n'empêche que c'était un singulier meneur de foules et un lutteur endiablé, bref, je n'hésite pas à le dire, une manière de grand homme. L'on se prend alors à regretter que le Victor Hugo de *La Légende des Siècles* n'ait pas eu connaissance d'Abû Yazid. C'était un personnage à sa mesure.

Au reste, ses adversaires n'étaient pas indignes de lui : le sang-froid d'al-Qâ'im, qui subit sans plier la pire des tornades, puis la fougue décidée d'al-Mançoûr, sont à mettre en parallèle avec les dons d'Abû Yazid. Qui sait même si les deux Fâtimides ne montrèrent pas plus de valeur que leur antagoniste ? Car ils n'avaient pas dans le pays les mêmes racines que lui : pas-

(94) IBN HÂLDUN, III, 211-212.

sants venus de l'Orient et en route vers l'Orient, ils n'avaient au Maghrib que des alliés, fidèles d'ailleurs, les Kutâma et les Sanhâja, mais séparés d'eux au moment du péril suprême par d'immenses distances et une énorme masse humaine; pour s'accrocher comme ils le firent à la presqu'île de Mahdia, il leur fallait une énergie hors de l'ordre commun.

Abû Yazid au contraire était au milieu des siens, comme porté par les siens, tout au moins jusqu'à l'heure de la défaite décisive devant Kairouan. Mais ici une question se pose : en quoi ces Berbères se considéraient-ils comme les siens ? Leur apparaissait-il comme un chef religieux ? Etaient-ils tous hârijites ? Le vocabulaire des chroniqueurs qui les traitent de hârijites ne doit pas faire illusion. Si Abû Yazid et son noyau de fidèles appartenaient à cette secte, la masse qui les suivait ne devait guère en être. Depuis le début du IX<sup>m</sup> siècle, cette doctrine reculait sans cesse devant l'orthodoxie, et l'action fâlimide, depuis 910, lui avait porté des coups très rudes : au moment de l'insurrection d'Abû Yazid, le hârijisme au Maghrib n'était plus ce qu'il était à la fin du VIII<sup>m</sup> siècle. Personne ne nous dit d'ailleurs qu'Abû Yazid ait soulevé les foules au nom de sa propre doctrine; on nous montre au contraire les docteurs parfaitement orthodoxes de Kairouan prenant les armes, non pas pour les Hârijites, mais bien contre les Si'ites; tel devait être l'obscur sentiment qui guidait la plupart des rebelles. Abû Yazid nous apparaît donc moins comme le champion d'une doctrine que comme l'adversaire irréductible, et combien prestigieux ! d'une autre doctrine abhorrée, d'une doctrine imposée par des étrangers. Il est donc bien autre chose qu'un chef religieux, la dernière incarnation de la résistance berbère en face d'une domination politique étrangère, de la réaction des tribus berbères, singulièrement des tribus pastorales, contre les maîtres orientaux. Que cette réaction ait pris, par le fait d'Abû Yazid et de ses fidèles, une teinte hârijite, comme au temps de Maysara, ce n'est pas douteux. Mais je ne pense pas qu'il faille voir dans ces événements un véritable réveil de la doctrine hârijite. Autrement, comment expliquer qu'après ce prodigieux réveil, cette doctrine se soit comme dissoute sans laisser d'autres traces que les petites communautés du Djebel Nafûsa, de Djerba, de Ouar gla et de Sadrâta ? Comment expliquer que les Magrâwa aient si facilement traité avec al-Mansûr et si facilement reçu leur pardon ? Comment expliquer enfin que le hârijisme n'ait pas relevé la tête, comme le mâlikisme, après le départ des Fâtimides pour l'Orient ? Or c'est un fait qu'après l'affaire d'Abû Yazid on ne peut plus noter d'action hârijite digne d'être men-

tionnée, en dehors des communautés qui viennent d'être indiquées et qui, dès la fin du X<sup>m</sup> siècle, font figure de dépôts résiduels.

Il me semble donc que l'on peut se représenter les choses de la manière suivante : les innombrables paysans et surtout pasteurs qui se sont groupés autour d'Abû Yazid ne sont pas venus à lui par foi hârijite; dans la masse des rebelles, la proportion des véritables hârijites devait être très faible. Par contre, ces illettrés, peu chatouilleux en matière doctrinale, n'hésitaient nullement à suivre un chef hârijite : les querelles de théologiens leur importaient peu. Ce qui leur importait c'était de trouver un chef qui pût les débarrasser des étrangers fâtimides, de leurs percepteurs et de leur Kutâma : aspiration tellement forte que les docteurs mâlikites de Kairouan eux-mêmes en venaient à la partager. Ajouons-y l'excitation collective qui éclate brusquement dès que le mouvement prend de l'ampleur et connaît ses premiers succès, le rayonnement étrange d'un vieillard infirme aux manières simples qui fait régner la justice parmi ses partisans et use d'une éloquence bouleversante, pour quelques-uns enfin l'attrait du pillage et de la violence. Sans être négligeable, la part du hârijisme n'apparaît pas comme prépondérante dans tout cela. On est bien plutôt en présence d'un brusque mouvement de libération berbère, comme l'histoire en offre beaucoup d'exemples.

Roger LE TOURNEAU.